

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 5

Artikel: La vache de M. Renaud : [suite]
Autor: Sabot, Léopold
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et se diriger de là sur Beaumaroche par Crémières ou par Chardonne.

HENRI M.

Bizarerie testamentaire.

Un vigneron des environs de Coire, mourait il y a quelques années, en laissant une fortune assez rondelette. Ce viticulteur n'aimait pas seulement à voir pousser la vigne, il l'aimait aussi pour le vin qu'elle donne. Mais ce qui le désolait le plus dans l'idée de la mort, c'était la pensée d'être forcée de renoncer à des libations qui lui étaient chères. Il avait bu avec onction, avec délices, pendant sa vie; il voulait boire encore après sa mort.

Il laissa tout son bien à la ville de Coire, mais en imposant cette obligation curieuse que, chaque matin, à l'heure où il dégustait jadis son premier verre de la journée, un homme viendrait verser sur sa tombe le contenu d'une bouteille de vin. Il en désignait expressément le cru, provenant de ses vignes. Et au cas où cette condition ne serait pas exécutée, son héritage cessait de revenir à la ville.

L'autorité communale ne fit aucune objection et s'exécuta loyalement.

Chaque matin un employé municipal part pour le cimetière avec la bouteille du vin désigné. Seulement des mauvaises langues posent la question de savoir si le vin est d'exceptionnelle qualité comme l'a voulu le défunt; si la bouteille n'est pas changée dans le trajet, et enfin si le défunt n'est pas aspergé avec une déplorable piquette?...

Sa Majesté.

On vient de célébrer, en Espagne, avec grand appareil, la fête du petit roi, qui est à peine sevré. En langage officiel, le Pape l'appelle « Mon fils bien aimé », les empereurs et les rois l'appellent « Mon frère »; les grands d'Espagne ont le droit de l'appeler « Mon cousin ». Mais il paraît que sa nourrice Raymunda, avec son sang-gêne de bonne paysanne, l'appelle fort souvent *le mioche*, ce qui a produit tout récemment à la cour et dans le monde diplomatique un grand scandale.

Aussi, la nourrice vient-elle d'être remplacée par une gouvernante dont le sort sera vivement envié par bien des bobones, et bien des militaires, car on sait que les bonnes d'enfants aimant les militaires, les militaires aiment aussi les bonnes d'enfants. Cette heureuse gouvernante recevra 17,500 fr. par an, et, sa tâche accomplie, elle jouira d'une pension de

12,500 fr. Il lui vaudra dès lors la peine de retourner deux fois sa langue quand elle parlera du souverain en herbe.

Malgré cela, on se dit tout bas à l'oreille, dans le peuple espagnol : « C'est égal, la nourrice avait raison; ce n'est qu'un *mioche*. »

Le laïvro dái vilhiès z'écoulès.

Ora que lo grand conset a fé onna loi po lè z'écoula et que l'a décidâ cein que lè z'einfants dussont recordâ po que séyont mi éduquâ, vé vo derè lè laïvro que n'aviâ lè z'autro iadzo à l'écoula, que n'est pas onco lo vilhio teimps; mà c'étai su la fin dão teimps dái batz. N'ein aviâ pas atant qu'ora, kâ dein cé teimps n'ein faillâi que 'na demi-dozanna : lo testameint, lo catsimo, lo passadzo, lo chaumo, la granmère, et y'ein a mémameint qu'aviont 'na jografie.

Lo testameint étai dè cllião bons vilhio novés testameints, épais coumeint on gros tiolon, et iò on liaisâi quasu ti lè dzo.

Lo catsimo étai lo catsimo d'Osterva, iò y'avai l'abrégié, à quoitande, essacé, et lo livret ào derrâi folliet. On lo recitâvè quattro iadzo pè senanna et quand on étai ào bet, on recoumeincivè, que y'ein a que lo repassâvont cinq ào chix iadzo et mémameint onco mé. L'étai petetrè on bocon trâo, kâ faut bin derè que y'ein a que lo débliottâvont sein quelhî, s'on vâo, mà que ne saviont diéro cein que desont. L'est dinsè que lo valet à Bornafion, que déves-sâi recitâ cllia démdanda : « Pourquoi y employa-t-il six jours? » et qu'arai du derè coumeint dein lo laïvro : « pour s'accomoder à la portée de notre esprit, etc., » reponde : pour raccommoder la porte du St-Esprit. Lo beleaf lâi avai rein comprâi; mà l'avai tot parâi recordâ tant bin què mau po s'esquivâ dâi talotsés.

Eh bin, tot parâi, cé vilhio catsimo n'étai pas onco tant crouïo, et ora qu'on est on bocon rassi et qu'on lo sâ onco per tieu, d'âo tant qu'on l'a recordâ, l'ein restâ adé oquìe.

Lo passadzo, qu'étai épais et petit coumeint l'armana dè Lozena que n'a pas lè folliet bliancs, sè recitâvè ein mémo teimps que lo catsimo.

Ora, po lo chaumo, que l'étai cllião vilhio chaumo avoué lo râi David su lo premi folliet, faillâi appreindrè lè versets; et po tsantâ, y'avai à l'écoula lè gros chaumo, avoué lo supériusse et lo contra, et cllião vilhiès notes carrâiès, que ma fai fasâi bio cein ourè, quand on roncliâvè lè quattro-partiès et la bassa.

Po la jografie, on appregnâi tot su

la carta et cllião qu'aviont l'esquisse dè la terra, on lâivro gros coumeint on livret dè serviço, poivont repassâ dessus.

La granmère sè recordâvè assebin. L'étai cllia iò y'avai dessus :

Les voyelles sont longues ou brèves : *a* est long dans *pâte* et bref dans *patte*; *e* est long dans *fête* et bref dans *trompette*; *i* est long dans *gite* et bref dans *petite*; *o* est long dans *côte* et bref dans *calotte*; *u* est long dans *flûte* et bref dans *culte*.

Y'ein avai assebin que recordâvont cein à la diablia et qu'einmeclliâvont tot, kâ on iadzo que lo régent fasâi recitâ on bouébo, lo gosse lâi fâ : *a* est long dans *flûte* et bref dans *trompette*.

Ora, po tot lo resto, l'histoire, lo civisme, la sphère, lè sciencès naturelles, n'aviâ dâi cahiets que lo régent no ditâvè, et l'est quie iò on cein recordâvè.

Et dein cé teimps, lè mémo laïvro servessont adé, et quand on bouébo saillessâi dè l'écoula, ti sè affrèrs servessont po sè petits frârèrs, que cein revègnâi à meillâo martsi qu'ora, iò faut tant tsandzi soveint.

Lo vilhio teimps avai onco bin dâo bon.

LA VACHE DE M. RENAUD.

III

Nogaret sentait peu à peu revenir son courage avec le jour qui commençait à poindre. Après s'être tenu assez longtemps en arrière, il avait fini par rejoindre l'abbé Renaud et même par prendre un peu les devants.

— Monsieur le recteur ! monsieur le recteur ! s'écria tout à coup Nogaret, venez bien vite... il me semble voir quelque chose.

— Où ?

— Là, devant nous.

Et, faisant encore quelques pas, le pêcheur ajouta d'une voix mal assurée :

— C'est un homme, monsieur le recteur... Voilà son chapeau que le vent a poussé jusqu'ici.

L'abbé arriva, tout essoufflé. Il voyait bien une masse noire qui gémissait à fendre l'âme; mais n'ayant plus, comme il disait, ses yeux de quinze ans, il ne pouvait rien distinguer.

— Est-ce un homme de la commune ? demanda-t-il à Nogaret. Le reconnaiss-tu ?

— Impossible, monsieur le recteur. Il ne fait pas encore assez jour et la lune est cachée derrière la falaise... Mais attendez, j'ai des allumettes... je vas en saquer une.

Le pêcheur frotta une allumette et l'apprôcha du visage de l'homme étendu à ses pieds.

— Il est méconnaissable, dit l'abbé.

— Tout à fait, ajouta Nogaret. Il a la figure couverte de sang et de vase. Mais c'est égal, je parierais bien vingt chopines

contre un verre de piquette que c'est le sonneux⁽¹⁾.

— Fontaine ? Tu crois que c'est Fontaine ?

— Oui, monsieur le recteur, c'est bien le bossu... Tenez, regardez : v'là sa musique.

Ce que Nogaret appelait la *musique*, c'était le biniou brisé du pauvre sonneux.

— Il était, continua Nogaret, depuis deux jours à la Ville-Guérand, où le père Joubin, un gros fermier, mariait sa fille. Et dame, si Fontaine a sonné pour la danse, il a dû boire aussi... Il aime bien ça.

— Pour son malheur.

— Comme vous le dites, monsieur le recteur... pour son malheur... S'il avait encore eu l'esprit de revenir par la grand-route... Mais non, il a pris le sentier du haut de la falaise, d'où il a dégringolé jusqu'ici. Et sur les galets !... Il aura de la chance s'il en réchappe...

— En attendant, il ne faut pas le laisser là.

— Mais où voulez-vous le porter, monsieur le recteur ?

— Chez lui.

— Chez lui !... Il serait bien embarrassé pour nous donner son adresse... Il couche dans les greniers, dans les granges, ici et là, où il peut. Il porte tout son saint-frusquin sur lui, et à présent que sa pauvre *musique* est brisée, il ne lui reste plus que sa bosse, qu'il vient de rouler comme il ne l'avait peut-être jamais roulée.

Et le pêcheur montrait la falaise qui, en cet endroit, pouvait bien avoir soixante pieds de haut.

— Pauvre garçon ! murmura l'abbé, pauvre garçon !

Puis il ajouta aussitôt :

— Allons, Nogaret, aide-moi, mon ami, nous allons porter ce malheureux au presbytère.

— Oh ! monsieur le recteur, ce n'est pas la peine de se mettre deux ; je le porterai bien tout seul.

Nogaret prit Fontaine dans ses bras, comme il eût fait d'un enfant, et s'adressant à l'abbé qui insistait pour avoir sa part du fardeau :

— Laissez-donc... Une vraie plume, quoi ! D'ailleurs, comme ça, il sera moins cahoté. Allons, en route !... Vous, monsieur le recteur, prenez son chapeau et sa *musique* et suivez-moi.

Un quart d'heure après, ils arrivaient au presbytère. L'abbé tira la sonnette et Victoire vint ouvrir en grommelant.

— Prépare vite un lit pour ce pauvre garçon, fit le prêtre en montrant Fontaine qui, bien que très délicatement porté par Nogaret, ne cessait de pousser de sourds gémissements.

— Un lit ! s'écria la vieille servante au comble de l'étonnement. Un lit !... Ça va donc être un hôpital, ici, à présent ?

Quand il était seul en cause, le bon abbé, — nons l'avons dit, — se montrait soumis et presque craintif vis-à-vis de

(1) En Bretagne, les paysans donnent le nom de sonneux à celui qui va jouer du violon ou du biniou aux noces villageoises.

Victoire ; mais, cette fois, il ne s'agissait plus de lui : il y avait là un blessé dont l'état demandait des soins immédiats et qu'il fallait arracher à la mort. Le désir de faire une bonne action l'emporta sur la crainte que le prêtre avait de déplaire à Victoire ; pour un instant il redevint le maître qui commande, et il parla avec une autorité que la servante ne lui connaissait pas.

— Allons, Victoire, allons, fais ce que je t'ai dit et dépêche-toi, tonnerre de Brest !

Ce « tonnerre de Brest ! », échappé à l'abbé, fit un effet magique sur la bonne femme, qui crut avoir entendu le plus épouvantable des jurons. Elle monta les-tement l'escalier en faisant, à plusieurs reprises, le signe de la croix et revint bientôt annoncer que tout était prêt.

— C'est égal, fit Nogaret, en déposant le petit bossu sur le lit, quand Fontaine reprendra connaissance, ça lui semblera drôle d'être couché sur de la plume... Il y a bien longtemps que la chose ne lui est arrivée.

— Fontaine ! répéta Victoire, en regardant pour la première fois le blessé dont la figure ensanglantée, hideuse, se détachait en rouge sur la blancheur des oreillers. Comment, monsieur le recteur, c'est pour le mauvais bossu Fontaine que vous m'avez fait préparer un lit ?

— C'est pour un malheureux sans asile que Nogaret et moi nous venons de trouver sur la grève, blessé, évanoui, transi de froid. Son nom est : souffrance, et mon devoir est de le secourir.

— Secourir un fainéant qui sonne du biniou pour faire danser des vauriens comme lui, un garnement qui n'a pas plus de religion qu'un chien et qui vit dans le péché comme le crapeau dans son trou... Vous en serez bien récompensé !...

— La récompense d'une bonne action, a dit Sénèque, c'est de l'avoir faite.

— Je ne connais point votre monsieur Sénèque, mais je suis bien sûre qu'il ne voudrait point loger chez lui ce mauvais bossu-là... /A suivre/.

—————
Nous ne résistons pas au désir de mettre sous les yeux de nos lecteurs la pièce de vers qu'on va lire, toute d'actualité, et inspirée par les derniers événements politiques, à Paris. Simple dans sa forme, mais frappée au coin du bon sens, elle nous paraît dépeindre admirablement la situation.

La balançoire.

Ah ! qu'ils sont donc heureux cent fois Ceux qui, loin de toute boutique, Vivent en paisibles bourgeois Sans s'occuper de politique !

Indifférents aux passions
Où les divers partis s'agitent,
Ils n'ont pour les ambitions
Que le dédain qu'elles méritent.

Peu leur importe, à parler net,
Dans cette époque misérable,
Lequel des deux est préférable
De bonnet blanc ou blanc bonnet.

Au-dessus de toute querelle,
Prenant les hommes tels qu'ils sont,
Ils estiment, dans leur cervelle,
Qu'ils se ressemblent tous au fond.

Ils n'ont pas cette angoisse extrême,
Ce trouble plein d'anxiété
De ceux qui veulent voir quand même
Où se trouve la vérité.

La vérité !... quelle ironie ;
Ceux qui la cherchent ici-bas
Y perdent leur temps et leurs pas ,
De notre monde elle est bannie.

Chacun à travailler pour soi
Aprement, carrément s'applique.
« Pour me faire place ôte-toi, »
C'est là toute la politique.

Mais cette égoïste impudent,
Chacun d'un beau nom la décore,
Et donne pour sublime ardeur
L'ambition qui le dévore.

On se drape dans le devoir
Avec un désir famélique,
On est avide de pouvoir,
Pour le bien de la République.

On fait mousser avec fracas
Mainte réforme grandiose,
Et quand on a mis l'autre à bas,
C'est, pour changer, la même chose.

Etonnez-vous après cela,
Qu'on trouve comble la mesure
Et que, pour mettre le hoïla,
On soit prêt à toute aventure.

Dans ces heures d'énevrement
Où d'être dupe l'on se lasse,
On accepte le boniment
Du premier charlatan qui passe.

Boulanger à point est venu ;
De la lassitude il profite.
Chaque temps, c'est un fait connu,
Se donne l'homme qu'il mérite.

Boulanger tire de son bord
La République très en peine,
Et Floquet, redoublant d'effort,
Tire du sien à perdre haleine.

Lequel l'emportera des deux ?
A qui restera la victoire
Au bout de ce jeu hasardeux,
Qu'on appelle la balançoire ?

Et la pauvrette, pour le coup,
Tournoyant, prise de vertige,
Songe qu'a cette voltige
Ils lui feront casser le cou.
(Don Quichotte.) Ch. Gilbert-Martin.

A nos lectrices.

Nos observations de chaque jour nous portent à penser que le monde féminin est aussi divisé sur la question de l'arrangement de ses cheveux, que l'est le monde des politiciens sur celle de la meilleure des républiques. Dans notre humble opinion, la coiffure basse, qui est la plus nouvelle, n'avantage pas toutes les figures, et nous dirions volontiers à nos aimables lectrices : « La coiffure qui doit vous plaire davantage est celle qui vous fait plus jolie. » Nuque dégagée, nattes